



WILD MERCURY: MERCURE SUR LA LANGUE

Jade Bérubé

Photo par Eva-Maude TC

Elles voulaient s'appeler les Robertine's, en l'honneur de Robertine Barry, pionnière féministe et femme de lettres québécoise. Mais la sonorité anglophone évoquait le caoutchouc. Pour un band de filles autrices, pas de chance à prendre avec les allusions au latex.

Est né Wild Mercury, trois filles de trente ans qui ont un jour eu envie de tester le drum et la guitare basse laissés dans le fond d'un local de répétition commun. « Nos chums musiciens se connaissaient. Nous, pas vraiment, raconte Marie-Pier Lavallée en souriant à ses camarades. Gab (qui a étudié en littérature) n'avait jamais joué de drum de sa vie. On n'avait jamais joué de la basse non plus. Et puis Anne a dit : "Come on, les filles! On essaie!" »

Les trois s'esclaffent en y repensant. « Je pense qu'on avait une retenue naturelle, poursuit-elle. Quand t'es une femme, tu penses pas nécessairement à faire du rock. Même si t'en écoutes beaucoup. Le folk est plus facile à assumer, mettons. Notre expérience de la musique, c'était de jouer de la guitare acoustique pis de faire des voix, comme pas mal toutes les adolescentes. »

« Je suis sortie de cette soirée-là bouleversée, relate Gabrièle Côté-LeBreux. Je me disais : "Mais qu'est-ce que je viens d'ouvrir là! Shit. Ça se refermera pas, cette brèche-là!" » « Il y a un côté baveux qui est rare chez les filles, une agressivité moins permise », ajoute Anne Lauzière. « On a certainement touché à quelque chose parce qu'on s'en fait tellement parler après les shows, témoigne Marie-Pier. Les filles nous disent : "Moi aussi, j'aimerais ça me pitcher à terre pis jouer de la guit." Pis nous, on rit parce qu'on se sent tellement pas de même. Dans la vie de tous les jours, on se couche à 9 heures pis on est ben normales. »

Trois anciennes premières de classe, donc, bien mises et bien comme il faut, qui, un jour, ont touché à la liberté en essayant des instruments interdits. L'une est éducatrice à l'enfance. Les deux autres occupent des postes administratifs dans le monde musical. « La question de l'expression pis du mode d'expression revient toujours dans les discussions de musiciennes », affirme d'ailleurs Gabrièle, qui côtoie beaucoup d'autrices-compositrices-interprètes







dans le cadre de son travail. « Habituellement, quand une fille lance son projet solo, c'est à cause d'un fort besoin d'émancipation. La beauté ici, c'est qu'on parvient à faire ça dans un groupe. » « Ça n'a juste pas pris le chemin folk qu'on pensait », lance Marie-Pier en rigolant.

Maintenant, qu'est-ce qu'on dit ?

La forme ici influence nécessairement l'écriture. « Il y a un effet de défoulement, bien sûr, acquiesce Marie-Pier. Les textes sont drôles, plus sarcastiques. » « À trente ans, ça aurait été contre-productif de ne pas s'intéresser à ce qu'on va dire », ajoute la littéraire du groupe, qui signe d'ailleurs le très beau texte d'*Orange County*, sur le thème des transitions. Elle poursuit : « On se nourrit entre nous aussi dans l'écriture. Les paroles d'une chanson, ça veut dire quelque chose pour toi, mais ça veut aussi dire quelque chose de différent pour les autres. C'est intéressant de mélanger ça dès le début. »

Pour des filles influencées par Robertine Barry, c'était tentant de leur demander leurs sources d'abreuvement. « J'adore la forme de Kundera, le côté explicatif ! » avoue Gabrièle alors que Marie-Pier en profite pour l'agacer sur son ardent souci du détail. Cette dernière confie avoir été touchée récemment par l'audace d'autrices iraniennes. « C'est comme une porte d'entrée sur un monde qui n'avait jamais été extériorisé avant. Quand tu écris ensuite,

t'as pu vraiment le choix de parler de ce qui se passe à l'intérieur de toi sans te juger. Dire la vraie chose. »

Anne me regarde avec un sourire taquin : « C'est mon tour ? Je suis l'illettrée de la gang. Je ne suis pas une grande lectrice. J'ai de la difficulté, je me perds dans la lecture. Je n'avais vraiment pas hâte que tu arrives à moi et que j'aie à dire que je lis des *Archie*. » Une illettrée (on en doute) autoproclamée qui manie diablement bien l'assonance et la symbolique dans sa lancinante et fort réussie *Calling me*.

Or, quand on s'intéresse aux textes de chansons qui les ont nourries, elles se rebiffent d'un coup. Pourquoi un tel désaveu ? La question reste suspendue en l'air quelques instants avant que Gabrièle ne tente une réponse : « Je pense que c'est parce que la musique est tellement reliée à un moment de ta vie, à ce que tu vis au moment de l'écoute, et ce, beaucoup plus qu'un livre. Quand tu nommes la musique que tu as aimée, tu ne nommes pas juste le contenu d'une chanson, tu nommes aussi un moment de ta vie. Et j'ai l'impression que ça ne fait pas ça avec un livre. Je pense qu'on peut davantage s'attarder sur la forme de ce qu'on a lu, que sur la forme de ce qu'on a écouté. »

Ce qui n'enlève rien à la force des textes de certains groupes ou musiciens, cela va sans dire.

« Mais c'est vrai, aussi, qu'on s'attarde moins aux textes des

bands rock, affirme Marie-Pier. Si je parle de mes textes, je les trouve basiques, on va dire “rockable”. J’essaie de faire des trucs qui vont aider la mélodie, qui vont avoir un bon phrasé. Il ne faut pas que le texte nuise à la

toune. Mais il faut aussi qu’il dise quelque chose et qu’il le dise bien. C’est tout un défi d’écriture, c’est sûr.»

Défi relevé ici. Sur une scène près de chez vous.